

L'IDENTITÉ QUÉBÉCOISE

Une rupture s'impose

« La victoire traînant à terre,
salit ses ailes. »
(Gide, *Journal*,
10 mai 1943.)

Les déchirements actuels des Québécois m'inspirent les réflexions suivantes.

En premier lieu, je ne désire pas verser dans le culte des uns ou la détraction des autres : cette opération mentale manichéenne. Plutôt, je souhaiterais poser le problème de l'identité québécoise en termes de cheminements possibles envers nos voisins Anglo-Canadiens et, aussi, envers nous-mêmes.

Le problème québécois ne pourra trouver de solution tant et aussi longtemps qu'on ne prendra pas une conscience aiguë des conditions fondamentales de notre indépendance collective, c'est-à-dire de notre **différence** et de notre **distinction** en Amérique du Nord et dans le Monde. Soit, de notre dissemblance et de notre ressemblance avec tous les autres peuples qui existent dans le monde. La dissemblance est faite d'affirmation ; la ressemblance résulte des compromis.

Dans les luttes entre les peuples, les affirmations et les compromis cheminent selon une certaine dialectique historique. Celle-ci peut se présenter sous trois formes :

1. La **provincialisation** : c'est-à-dire la soumission d'un groupe ou d'une collectivité plus ou moins organisé à une autorité étatique suprême ;
2. La **subordination** : c'est-à-dire la soumission politique et économique d'un État à une autorité extérieure ;
3. L'**acculturation** : c'est-à-dire l'assimilation des individus et des collectivités dans le processus des échanges sociaux.

Il convient de constater dès maintenant que dans les trois cas il y a une perte plus ou moins complète de l'identité individuelle et, pour les collectivités, une réduction plus ou moins considérable des possibilités d'autodétermination.

Lorsqu'un peuple considère son état de provincialisation, de subordination ou d'acculturation comme supportable, il doit en accepter les conséquences jusqu'au bout de la logique sociale s'il veut vivre sans tension fondamentale perpétuelle. MAIS, s'il considère comme insupportable l'un ou l'autre de ces états, il lui reste à décider ouvertement de son destin. Cette décision fondamentale peut-être plus ou moins tragique, dramatique ou angoissante selon le degré de son état de soumission.

[La **libération**.] Les moyens à utiliser pour se libérer peuvent être très différents selon les peuples, les circonstances et les milieux. L'histoire est là d'ailleurs pour en témoigner.

Toutefois, si l'assimilation est considérée comme bénéfique, la culture originale s'altère aux rythmes des fusions entre les cultures en présence. Depuis la conquête, le peuple québécois est coincé entre l'affirmation de son identité et la dégradation de son pouvoir collectif. Le compagnonnage du pot de fer et du pot de terre a été confirmé à nouveau le 20 mai 1980.

Que peut-il arriver ?

Accepter de se libérer comme peuple, c'est, *négativement*, repousser toutes les formes d'oppression extérieure ; *positivement*, c'est vouloir exercer pleinement et sciemment les pouvoirs qui nous permettent d'agir à notre façon selon nos propres intérêts comme collectivité. Dans ce cas, la liberté est chérie comme un bien plus important que la provincialisation, la subordination ou l'acculturation, car accepter l'une ou l'autre de ces trois formes de relations entre les peuples, c'est se condamner à un état de survivance. Le débat ne porte plus sur la vie elle-même, mais sur le temps qu'il nous reste à vivre.

Combien de temps ?

Les processus d'assimilation collective sont d'une extrême lenteur. Est-ce suffisant pour se consoler ? Endiguer l'assimilation pour les Québécois, c'est — essentiellement — corriger leur histoire depuis 1760. Ou, en d'autres termes, c'est se libérer de l'une des séquelles les plus pernicieuses de la conquête, à savoir qu'elle s'achève progressivement en nous.

Une rupture s'impose car la « solution de continuité » (au sens médical) serait la défaite du Québec et de la diversité des peuples à exister normalement.

Bruno Deshaies

13 janvier 1982

Article paru dans *Le Devoir*, mardi, 19 janvier 1982, p. 12.

© Le Rond-Point des sciences humaines, 1997
<http://www.clic.net/~bdeshaie/>